Avant-propos

Les présentes notes ont vu le jour en 2015 au cours d'un séjour de six semaines à Pékin. Elles ne sont pas nées de la plume d'une sinologue avertie et reflètent bien davantage ma plus parfaite ignorance des choses, règles et institutions qui font le quotidien pékinois.

Mais peut-être est-ce justement cet étonnement alerte dont s'accompagne le premier contact avec cette métropole qui peut faire advenir quelque chose de l'ordre de la connaissance. Je me suis, en tout cas, aventurée à petits pas dans cette normalité, consignant au passage mes réflexions sous la forme de textes non moins petits (et sans la moindre arrogance, je l'espère). Si par cette sensation de l'étrangeté, le lecteur pouvait, lui aussi, sentir se lever par endroit le voile de l'incompréhension ou, au contraire (ou même de préférence ?) y trouver matière à se poser des questions, une certaine lumière se ferait alors dans la brume de mon titre, et les grilles omniprésentes s'entrouvriraient légèrement.

Anne D. Peiter

Saint-Denis de La Réunion

BN MW510

Dishu, calligraphie éphémère

Le nonagénaire, son pinceau à eau à la main, se présente le soir, en bas dans la cour. Il est à la recherche de dalles ou de pavés sur lesquels il va pouvoir peindre ses caractères. Nul besoin d'une alimentation en eau indépendante pour tremper son pinceau : celui-ci est fabriqué avec un manche à balai creux en métal et une bouteille en plastique coupée en son milieu. L'eau se verse par le haut du manche et le tout est fermé par un bouchon. À l'autre extrémité, le pinceau n'est pas fait de poils mais d'un vieux morceau de matelas en mousse taillé en pointe. Le manche qui lui arrive à la taille est entouré d'un ruban rouge dont la fonction semble être aussi pratique que décorative. C'est lui qui maintient manche et pointe attachés.

Dès le soir où j’aperçois le vieil homme pour la première fois, je suis émue par l’éphémère des signes que l’écriveur couche sur le sol avec autant de rapidité que de précision. C’est l’été, il fait chaud, les traces s’effacent en moins de deux. Elles s’évaporent à la chaleur, voilà tout. Le temps que s’opère l’écriture, que, dans l’humble carré de la cour, l’écriveur ait accompli tout son enchaînement, des quatre coins de l’immense pâté de maisons, voisins et amis sont venus pour le suivre. Le suivre en gardant une certaine distance, signe de leur profond respect. Pourtant, par moments, ils s’approchent de lui ; s’approchent pour mieux voir, signe de l’ordinaire de la situation.

La calligraphie à l’eau est clairement un don que fait l’ancien à celui qui souhaite regarder. Le respect général ne s’oppose pas à ce que les enfants des voisins passent et repassent sur les signes avec leur trottinette ou leur vélo ; non par insolence mais simplement parce qu’ils sont tout aussi concentrés sur leurs deux-roues que l’ancien sur son écriture. Bien qu’il incombe à l’écriveur une autorité certaine – ce sera lui qui, quelques minutes plus tard, à 19h30 précisément, dirigera dans la cour la séance de gymnastique des séniors de la résidence –, la vie des enfants n’en coexiste pas moins en toute ingénuité.

La place est chère, vélo et calligraphie *s'entravent* mutuellement, sans que personne n'en fasse un drame, ou disons qu'ils *s'entremêlent*, solidaires, en quelque sorte. Il semble tout à fait normal que, par endroits, les roues puissent laisser traînées et traces de frein et, à leur manière, « ponctuer » la calligraphie. S'il ne faut pas voir là une belle illustration de la vie de cette ville ! D'un côté le traditionnel à outrance, la nuit des temps de l'idéogramme chinois et d'un autre côté, la mobilité compulsive des jeunes comme reproduisant dans un jeu d'imitation le trafic insensé juste là, aux portes de la résidence.